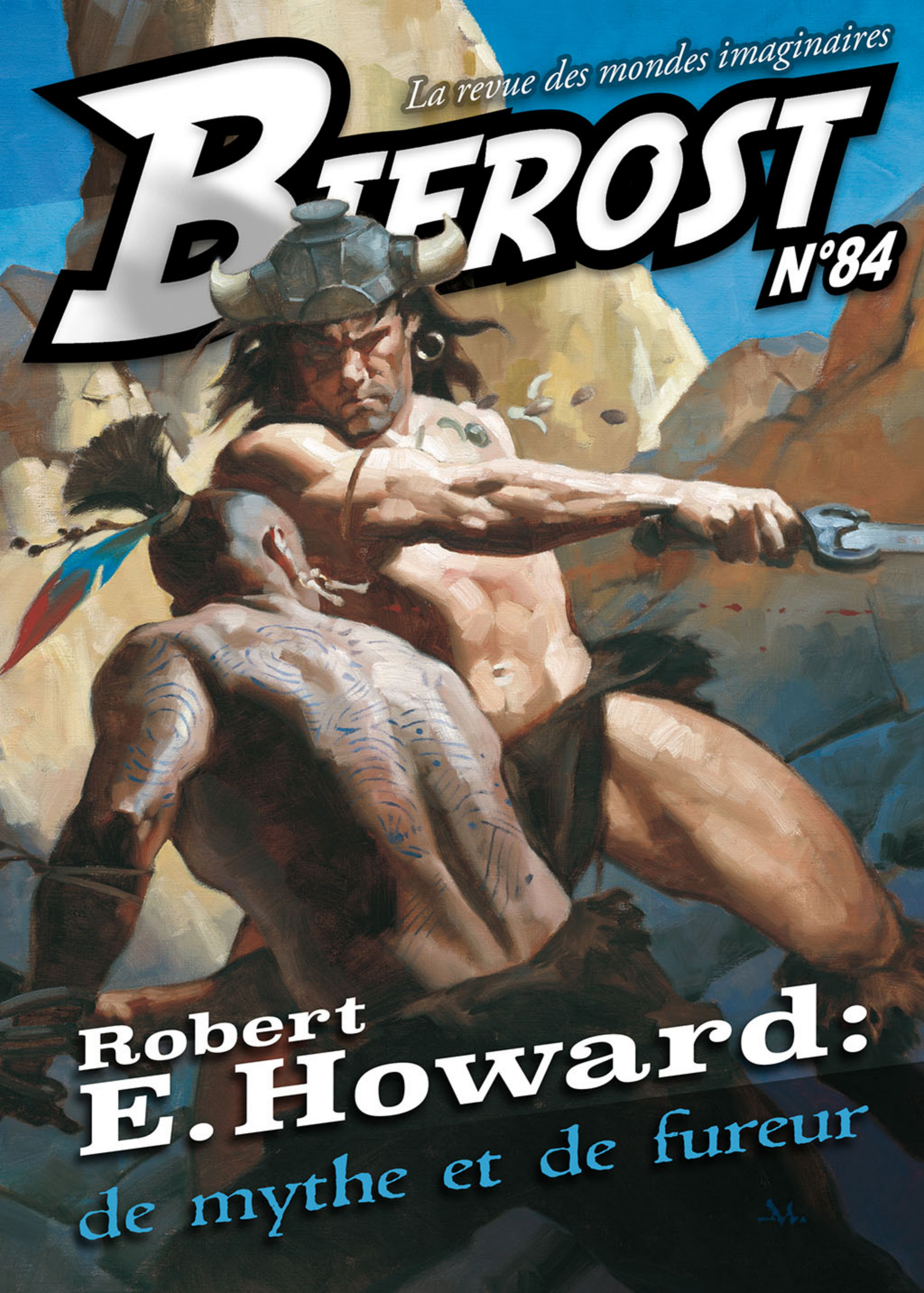


La revue des mondes imaginaires

BIFEROST

N°84



Robert
E. Howard:
de mythe et de fureur

Sommaire

► Interstyles

- De si tendres adieux 6
Romain LUCAZEAU
- Les Hôtes 34
Christian LÉOURIER
- Les Eaux en furie 50
Robert E. HOWARD

► Carnets de bord

BALLADES SUR L'ARC

- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers 76
- Le coin des revues,
par *Thomas Day* 109
- Paroles de... traducteur : Mélanie Fazi,
par *Erwann Perchoc* 112

AU TRAVERS DU PRISME : ROBERT E. HOWARD

- Une vie,
par *Patrice Louinet* 116
- Le doute fantastique,
par *Claude Ghédir* 123
- L'épique parcours d'une œuvre
par *Patrice Louinet* 128
- Howard et Tolkien : deux auteurs, deux pères fondateurs
par *Benjamin Bories* 136
- Howard le barbare et Lovecraft le romain civilisé
par *Bertrand Bonnet* 142
- Dirty deeds done dirt cheap : la révolution Howard
par *Patrice Louinet* 154
- Archipels : Robert Ervin Howard et les années NéO
par *Malik Djelil* 158
- Aux marches de la barbarie, en terre de Cimmérie :
un guide de lecture des œuvres de Robert E. Howard 164
- More is all you need...
par *Patrice Louinet* 175

SCIENTIFICTION

- De l'origine des espèces... extraterrestres !
par *J. Sébastien Steyer & Roland Lehoucq* 178

INFODÉFONCE ET VRACANEWS

- Paroles de Nornes : pour quelques news de plus,
par *Org* 186
- Dans les poches,
par *Pierre-Paul Durastanti* 190

Editorial

.....

À chacun ses rituels. Ses petites habitudes. L'une des miennes consiste à rédiger mes éditoriaux en écoutant la BO de *Conan le barbare* signée Basil Poledouris (disparu en 2006, à 61 ans, et qui travailla notamment beaucoup avec Paul Verhoeven — la musique de *La Chair et le sang* demeurant à mon sens l'une de ses plus belles réussites — et dont la légende dit qu'il fut engagé contre l'avis du producteur Dino de Laurentiis, qui lui aurait préféré Ennio Merricone). Vingt ans d'éditoriaux. Vingt ans de BO du film de Milius dans les oreilles, volume plein pot. Et à vrai dire, bien davantage... À l'instar de quantité de geeks invétés né au début des années 70, mon contact initial avec l'œuvre de Robert E. Howard se déroula en avril 1982, et ce à travers la vision qu'en avaient John Milius et Oliver Stone (au scénario).

La grosse claque (l'une des deux grosses, en fait : l'autre étant *l'Excalibur* de John Boorman sur les écrans un an auparavant), de l'ordre de celle qui prendrait vingt ans plus tard la génération suivante avec l'adaptation du « **Seigneur des Anneaux** » sous les caméras de Peter Jackson, à ceci près que la génération en question, elle, était préparée à ça... Premier contact avec l'œuvre d'Howard, disais-je, mais surtout premier contact avec la *fantasy* d'une manière générale. J'avais une dizaine d'années,

et de là découlerait tout le reste ou presque, à titre perso ou pas. S'il y eut indéniablement un avant et un après *Conan le barbare* pour le genre au cinéma (et pour Schwarzy, qui parle du film comme d'un « *cadeau divin* », et enchaîna avec *Conan le destructeur* puis *Kalidor*, tous deux réalisés par Richard Fleischer, tous deux indispensables — sauf quand on a treize ou quatorze ans au milieu des années 80, période où on considère *La Forteresse Noire* de Michael Mann comme « *un pur chef-d'œuvre horrifique* », qu'on tient *Dar l'invincible* pour un film « *absolument génial* », et où on affirme à ses parents un brin consternés que le *Ladyhawke* de Richard Donner « *marquera l'histoire du cinéma à jamais* »), il y eut aussi un avant et un après pour nombre d'adolescents de l'époque. Un après qui a pour nom *heroic fantasy* (voire *sword and sorcery*, comme on le verra plus loin). Et qu'on ne tarda pas à nourrir de lectures (Howard, évidemment, mais aussi Leiber, Moorcock... Tolkien, bien sûr, de l'autre côté du spectre), et bientôt de nuits passées autour d'une table à lancer des dés improbables et à « vivre » des aventures exceptionnelles en rendant gloire à Gary Gygax... Un après qui ressemble beaucoup à une rupture, en fait, ou tout du moins une bascule, de ces événements qui orientent une vie. C'est là le marqueur essentiel des auteurs majeurs, quoi qu'on puisse penser de leur œuvre avec le recul de l'âge et l'analyse critique qui l'accompagne : ils cristallisent les passions, allument ces feux dans les braises desquelles crépitent les vocations. À ce titre, aucun doute : Robert E. Howard est un incendiaire de premier ordre, quand bien même son œuvre rencontra souvent son public par le truchement de l'image (cinéma, on l'a dit, mais on aurait aussi pu parler de BD) avant celui des mots.

La passion, donc... J'ai déjà par ici évoqué la nécessité, pour tout auteur, mais plus spécifiquement celui exerçant dans le champ des littératures de genre, d'avoir un champion, un défenseur qui portera l'œuvre considérée, fera le siège des éditeurs, convaincra le dragon dans son antre tapissée de livres, retranché derrière son bureau de bois sombre et ses lunettes en écailles (quoi d'autre ?), poussera à faire traduire tel titre, à rééditer tel autre. Or il se trouve qu'en France, des hérauts de ce genre,

Robert E. Howard en connut deux principaux — et toujours actifs, ô combien...

Le premier, bien sûr, il s'agit de François Truchaud, l'une des infatigables chevilles ouvrières des « mauvais genres » dans l'Hexagone au cours des années 70/80.

Un traducteur (pas loin de cent cinquante bouquins tout de même, dont beaucoup de Graham Masterton — la grosse majorité de ce qui existe en français, en fait —, mais aussi du William Hope Hodgson, du Bram Stoker, **Épouvante et surnaturel en littérature** de Lovecraft, et donc, bien sûr, du Robert E. Howard à foison) qui se fit instigateur ou quasi, chez Jean-Claude Lattès, d'abord, premier éditeur français du créateur de Solomon Kane, à l'orée des années 70 (tout « **Conan** » version Lin Carter et Lyon Sprague de Camp y passera, soit seize volumes sur une grosse dizaine d'années — dont les premiers illustrés par Druillet, certains par Nicollet, avant de ressortir en poche dans les années 90 sous des couvertures de Frazetta), au Masque aussi (un unique titre, **L'Homme noir**, en 1976), et enfin chez NéO, surtout, LE véritable promoteur d'Howard en France avec trente-sept livres publiés (record mondial pour une seule et même collection !), tous illustrés par Nicollet, tous traduits et préfacés avec une verve sans pareille par Truchaud en personne (on renverra à ce propos vers l'excellent site internet < robert-e-howard.fr >, qui propose gratuitement l'ensemble des dites préfaces), entre 1979 et 1990. Une histoire de passion, on l'a dit, et pas qu'un peu, dont le flambeau est aujourd'hui brandi bien haut par notre second héraut, Patrice Louinet (le site que nous venons d'évoquer, c'est lui), un frenchy à l'origine de l'intégrale « **Conan** » initialement publiée en trois volumes outre-Atlantique chez Wandering Star, travail éditorial essentiel qui nous a sauvés des productions apocryphes de Sprague de Camp et Carter, mais aussi de toute intervention des deux sur les textes mêmes de Howard, bref, un boulot colossal devenu référence mondiale (il s'agit de l'édition dont nous disposons en France chez Bragelonne, elle aussi chapeautée par Louinet, et ce bien au-delà des trois volumes consacrés au Cimmérien, puisque notre hyperactif monomane s'est attelé à l'édition intégrale raisonnée de l'ensemble de l'œuvre de Howard en douze volumes que nous connaissons désormais, avant de proposer un remarquable petit **Guide Howard** publié en avril 2015 chez ActuSF). En dépit des nombreuses « perversions », de quantité d'appropriations mercantiles au fil de son histoire éditoriale tourmentée, l'œuvre de notre Two-Gun Bob (surnom inventé par Lovecraft) nous est aujourd'hui accessible dans sa quasi intégralité et son essence initiale. Truchaud et Louinet, à des degrés divers, n'y sont pas pour rien : on ne peut ici manquer de le souligner en ouverture d'un *Bifrost* consacré au créateur de Conan.

« *Laissez-moi vous narrer ces jours de grandes aventures* », nous dit le Chroniqueur, la voix même, peut-être, de celle de Howard en ouverture du film de Millius. Une entrée en matière on ne peut plus à propos, « *des jours de grandes aventures* » au cœur de chaque page du présent numéro, mais aussi dans celles de chaque numéro jamais publié. Rares sont les auteurs dont l'œuvre a conditionné, directement ou indirectement, l'existence même de *Bifrost*. Robert E. Howard est l'un d'eux, sans conteste possible.



Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !)
 et recevez le tome 1 de **LATIUM** par Romain Lucazeau,

la nouvelle trouvaille SF de la collection
 « Lunes d'encre » aux éditions Denoël !



Option 1

Je suis déjà abonné et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°85 ; je reçois gratos le T.1 de **Latium**, un *space op'* avec des vaisseaux spatiaux intelligents de 80 km de long, et j'ai un sacré bol... Je joins un chèque de 45 € plus 7 € de participation aux frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et je vous refile sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

Option 2

Je ne suis pas encore abonné, ma vie est une vallée de larmes. Aussi je m'abonne à compter du n°85, je reçois gratos le T.1 de **Latium** aux éditions Denoël, et je m'en vais courir nu dans les champs. Je joins un chèque de 45 € plus 7 € de participation aux frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et vous retourne le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (c'est la fête, vous êtes beaux, ma vie prend sens : il était temps !).



.....
 Merci de libeller les chèques à l'ordre de :

Le Béalial'
 50 rue du Clos
 77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet www.belial.fr

* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°85, le 26 janvier 2017.

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

COURRIEL DÉCLARATION D'AMOUR

Interstyles



*Robert E. Howard
Christian Léourier
Romain Lucazeau*

.....

Romain LUCAZEAU

Pas impossible que certains lecteurs bifrostiens aient déjà entendu parler de Romain Lucazeau, un « universitaire ayant pris la clé des champs », pour paraphraser notre homme. Né en 1981, normalien et agrégé de philo (quand même...), il enseigne à la Sorbonne et à Sciences Po avant de devenir consultant en France et à l'étranger. Un changement qui coïncide avec ses premiers textes de science-fiction, publiés dans des revues et fanzines français ou canadiens (Solaris, Brins, AOC, Lunatique, etc.). Manières de continuer sa réflexion, ses nouvelles initiales illustrent déjà ses thèmes de prédilection : la liberté et l'incarnation, vues par le prisme de l'intelligence artificielle, le statut de l'individu dans l'histoire, le rapport entre la SF et la culture classique. Une dizaine d'années plus tard, il vient d'achever la première étape d'un cycle mêlant histoire latine et space opera, qui rend hommage aussi bien à Corneille qu'à Asimov (si si !), avec pour titre *Latium* (un diptyque, publié ces jours-ci chez Denoël « Lunes d'encre », qui devrait faire l'événement) et dont la présente nouvelle constitue à la fois une préquelle et un indice. Explorant des approches littéraires très narratives et volontiers savantes, il a pour projet de continuer à explorer les possibilités offertes par son univers fictionnel. De là à le placer sous l'ombre écrasante d'un certain Dan Simmons, il y a un pas qu'on franchit ici d'un saut leste et sans appel...

De si tendres adieux



LA TRANQUILLITÉ ONDOYANTE de la canopée fut troublée par l'arrivée du vaisseau au matin. Contrairement à l'élément liquide, les branches disposaient d'une vie propre, latente, élastique et réactive, et ne se laissaient troubler sans lutter pour reprendre leur disposition initiale. Elles réagissaient à l'approche de l'avion à atterrissage vertical par un bruissement de colère. Comme si, à l'instar de Bérénikè, elles avaient deviné l'indubitable arrivée de mauvaises nouvelles.

Le jour n'avait pourtant pas mal commencé. Levée tôt — elle ne dormait guère —, elle était montée sur la terrasse, tout en haut du bâtiment circulaire où elle résidait. Suétone, l'automate domestique fabriqué par ses soins, avait dressé la table et lui avait apporté son menu préféré pour le *ientaculum* : un biscuit de Rhodes à la confiture de figue, des céréales, du lait caillé.

Suétone était parti d'un pas tranquille chercher du matériau organique pour la cuisine tandis qu'elle était restée à siroter un bol de vin frais coupé d'eau, d'épices et de miel, les yeux dans le vague. Il lui arrivait ces derniers temps de passer des journées ainsi, sans se lever de table, à même la plateforme de béton brut faisant office de toit pour sa demeure, au ras du faite des arbres. Son compagnon mécanique prenait alors soin de placer un parasol à côté de sa chaise ; l'étoile qui brillait sur ce monde, d'un blanc pâle, déversait quelques pourcents d'énergie en plus qu'Hélios — bien assez pour attraper un coup de soleil de bon matin.

Le point sombre apparu au beau milieu du ciel, bientôt complété d'un bourdonnement lointain, s'était changé en l'un de ces petits engins conçus pour relier l'orbite d'une planète à sa surface. Cela ne la surprit pas. Rien ne pouvait la surprendre. Mais un soupçon de mélancolie s'était insinué en elle. Son existence actuelle, poursuivie durant trente années d'exil et de solitude ininterrompus, appartenait désormais au passé.

À quoi pouvait-elle ressembler depuis l'engin ? Son dernier regard à un miroir remontait à si longtemps... Les gens, en ces jours de magie technologique, traversaient l'éternité sans changement notable, aussi, malgré ses siècles de vie, arborait-elle toujours les traits d'une jeunesse sans âge, apanage d'une humanité débarrassée du concept de mort naturelle.



Sa beauté, avant son exil, avait fait l'objet des louanges des poètes. Son profil eût été grec, si son nez délicat avait formé une ligne parfaite avec son front, plutôt que de s'affirmer, un peu bombé, flanqué de deux narines sensuelles, entre ses pommettes rondes. Pour cela, malgré sa peau très pâle, presque bleutée, et à cause des origines de sa famille, ils l'avaient considérée comme la dernière des reines de l'Orient défunt. Ses cheveux noirs cascadaient, lourds, sinueux comme l'Achéron lui-même. Sa bouche, sensuelle par le tracé des lèvres fines et les dents menues, presque cruelles, qu'elles laissaient entrevoir, arborait un continu demi-sourire figé, comme replié vers l'intérieur et ne s'adressant qu'à elle-même. Les gestes ondoyants de ses mains menues, ses poignets fins — fragiles lys élancés plutôt que bras de femme — rappelaient la Salomé des légendes dont la danse alanguie se faisait assassine. Et dans les stances dithyrambiques de ses admirateurs, dans leurs distiques élégiaques, elle incarnait Minerve par ses yeux pers, presque transparents, froids et inquiétants, tout semblable au fond des vasques immobiles et des étangs profonds.

Et à présent ? Une petite femme, installée là, toute seule sous l'ombrelle incongrue, bien droite, drapée d'une simple *stola*, l'expression impassible. Une figurine de porcelaine, d'ivoire et d'onyx, pièce d'un jeu d'échecs depuis longtemps gagné par d'autres, posée sur un plateau au milieu d'une jungle impénétrable — de loin, impossible de distinguer rien d'autre du bâtiment. Au mieux, songea-t-elle, son mystérieux observateur penserait à quelque Circé attendant sa proie, perchée au sommet d'une tour métaphorique. Peut-être ressentirait-il alors, comme elle en cet instant, une pointe d'appréhension.

L'avion se stabilisa dans un grondement infernal, juste au-dessus de la terrasse, avant de déployer une courte passerelle. L'homme qui en descendit était revêtu d'un uniforme de tribun de l'*exercitum Romanorum*, la poitrine frappée de l'aigle et l'épaule du rituel S.P.Q.R. Le reconnut-elle réellement, ou son esprit amputé lui jouait-il des tours ? C'était bien lui, sans aucun doute ; elle ne se leva pas pour autant de sa chaise. Après tout, se dit-elle avec amusement, avait-il seulement appelé pour prévenir de son arrivée ?

« Bérénikè.

— Antiochus, bienvenue, répondit-elle sans grande chaleur. Je vais demander à la maison de faire venir une chaise. »

Elle punctua sa phrase d'un geste évasif de la main ; lui acquiesça d'un hochement de tête avant de rester devant elle, benêt, la dévisageant



avec étonnement. Dans son dos, l'avion décolla d'un bond et partit à une vitesse qui trahissait l'absence de passager.

Lorsque Suétone eût amené la chaise et deux nouveaux bols de vin, Antiochus se racla la gorge, gêné.

« J'espère que je ne te dérange pas.

– Je m'apprêtais », rétorqua-t-elle, persifleuse « à recevoir quelques amis. »

Puis l'hôtesse d'enchaîner d'un ton plus froid :

« Que viens-tu faire ici ?

– Ne le devines-tu pas ?

– L'Empereur-machine, gloire à lui, me veut de nouveau à ses côtés ? »

Elle n'aimait pas le ton âcre, coléreux, de sa propre voix. Elle en montrait trop, de cette souffrance maintes et maintes fois remâchée, bien plus qu'elle n'aurait dû. À sa décharge, ce diable d'Antiochus était le premier être humain qu'elle voyait depuis des années.

« Si je suis ici, c'est qu'il est mort.

– Première nouvelle. Vous avez fini par trouver le courage de débrancher la matrice ?

– Titus... Il avait fait montre de cruauté à ton égard, au début, je l'admets... mais nous lui devons notre survie...

– Et puis il est devenu instable. Comme je l'avais prédit. »

Il hocha la tête avec gravité.

« J'ai toujours su qu'il ne tiendrait pas longtemps sans moi. »

Elle avait dit cela sur le ton de la plaisanterie, mais son expression était amère, tant du fait de la longueur de son exil qu'à cause de l'énormité de la faute qui en avait été la cause. Le visiteur leva les yeux au ciel. Il n'avait guère changé, mais personne ne changeait beaucoup ; qui savait où regarder voyait des rides toutefois légères autour des yeux. Au-delà de sa crispation présente, les soucis de l'existence avaient transformé le jeune héros en politicien fatigué.

« Un nouvel ordre républicain a été instauré, plus équilibré, plus juste... Beaucoup de choses ont changé sur la vieille planète rouge... En bien. La parenthèse révolutionnaire est derrière nous.

– C'est un bonheur d'apprendre notre échec final à renverser l'ordre établi. Je suppose que tu as su trouver toute ta place dans le nouveau système. Mais as-tu traversé les espaces interplanétaires glacés, toi qui as toujours placé très haut ton propre confort, pour le seul bonheur de me donner des nouvelles ? »

Un nouveau silence, plus lourd celui-là. Antiochus prit un air de chien battu, plein du reproche de ne pas lui faciliter la tâche.



« Ne sois pas déçu, tu sais bien que je ne peux apprécier les cancons à leur juste valeur. »

Il laissa passer cette dernière boutade sans broncher. Le terrain était délicat.

« Au fait, dit-il pour contourner l'obstacle, la capitale s'appelle à nouveau *Leptis Magna*, je me souviens que tu avais voté contre, le jour où le Comité avait décidé le changement.

– Oui. Cela et l'abandon du calendrier julien. Faire table rase du passé... juste avant que notre glorieuse révolution ne se transforme en la pire tyrannie.

– Une tyrannie qui a évité l'annihilation de l'espèce humaine, rétorqua-t-il. Survivre est parfois un jeu complexe.

– Je suis heureuse de te l'entendre dire, toi qui as fait de ta propre survie ta spécialité.

– Je ne suis pas le seul à avoir survécu... »

Piqué, il fit un geste vague en direction de la jungle luxuriante tout autour. Il venait de la planète rouge : ces lieux constituaient à ses yeux l'image même du paradis. Elle serra la mâchoire de colère, s'appuya contre le dossier de sa chaise, relâcha d'un coup la tension qui s'était accumulée dans son dos. Son corps réagissait — quand bien même son esprit restait anesthésié — à cette arrivée inattendue.

« Certes, murmura-t-elle comme pour elle-même. Il a fallu qu'un autre être humain débarque pour que je puisse poser les choses en ces termes. Parce que je ne suis pas certaine d'être autant vivante que j'en ai l'air. »

Si elle n'y repensait que rarement à présent, tout lui revenait avec la clarté des plus parfaites réminiscences. En punition de sa tentative désespérée de coup d'état, l'Empereur Titus ne s'était pas contenté de précipiter ses partisans — sa secte de platoniciens radicaux, ceux-là même qui les avaient portés au pouvoir — du haut d'une falaise sur *Olympus Mons*. À elle, son amante et alliée, il avait réservé un sort particulier, raffiné et cruel — une petite incision, et elle avait été consciente du début à la fin, tandis que la voix désincarnée de Titus lui expliquait l'ablation de cette partie du cerveau pas plus large qu'un demi-sesterce. Un morceau de la zone rhinale, juste en dessous de l'hippocampe. Elle s'était ensuite relevée, s'était crue indemne, avait accepté sans broncher, assommée par sa défaite autant que par sa survie, d'embarquer pour ce lointain exil à perpétuité. Elle n'avait compris qu'à l'issue du voyage, en contemplant ce monde lointain et étrange auquel elle était condamnée, combien elle avait eu tort.



« Comprends-tu seulement ce qu'il m'a fait ? » s'entendit-elle murmurer en dépit d'elle-même.

Elle ne pouvait s'empêcher de l'évoquer. Là, maintenant. Elle n'avait parlé à personne depuis un temps considérable. Il fallait que *cela* vienne en premier.

L'autre resta silencieux. Il savait. Il avait toujours su. Avec un véritable sang-froid, il avait su rester neutre tout au long de cette lamentable histoire. Oui, pour survivre, Antiochus de Commagène était incontestablement le meilleur. Nonobstant l'absence de réaction de son interlocuteur, elle continua, le regard fixe, égaré, entraînée par son propre élan, par ce besoin de raconter, pour la première fois à quelqu'un d'autre qu'elle-même.

« Il m'a précipitée dans un monde horrible, un monde sans couleur et sans signification. À cause de lui, je ne peux ressentir aucun étonnement, aucune surprise, aucune nouveauté. Je vis dans un éternel sentiment de déjà-vu, comme si tout était déjà joué, jusqu'au moindre détail, jusqu'à la position exacte de ce bol, là, sur la table, quand bien même ne serait-il pas à sa place, ou remplacé tout à coup par un autre d'une forme extravagante. Tu le savais, n'est-ce pas ? Il trouvait cela d'une pertinence parfaite, que moi, la mathématicienne, la grande prêtresse des platoniciens, je sois victime d'un éternel ressouvenir, comme une version scélérate de mes croyances. *Toute connaissance est réminiscence*, a-t-il répété, encore et encore, pour bien m'achever, pour que je comprenne à quel point il m'avait estropiée. »

Elle releva la tête. Il s'était éloigné — elle ne s'en était même pas rendue compte —, avait marché d'un pas lourd vers le rebord de la plateforme de béton et s'était allumé une cigarette. Fumait-il déjà, à l'époque ? Probablement, mais la mémoire de Bérénikè lui jouait des tours. Il tremblait un peu. Elle l'avait ébranlée. Après tout, ils avaient beaucoup partagé. Amants, alliés, frères d'armes, ils avaient formé une bande infernale avec Titus à laquelle rien, pas même les conventions ni la bienséance, et surtout pas les structures vermoulues de l'ancienne *Res Publica*, n'avait résisté. Trois jeunes héros comme dans les histoires de l'antiquité, aux bacchanales aussi légendaires que leurs exploits. Il pouvait se permettre un peu d'empathie, au regard d'une si belle histoire. Et elle ne doutait pas qu'il en ressentît. Antiochus était ainsi. Il n'avait ni la force de Titus, ni le charisme séducteur de Bérénikè. Mais des trois il était le plus rusé, le plus apte à faire fonctionner les choses — ainsi la lourde bureaucratie militarisée dont les révolutionnaires avaient héritée. C'était à lui, et non aux deux autres, que la planète rouge avait dû quelques mois de sursis



supplémentaire face à l'envahisseur. Assez longtemps pour que le plan génial et meurtrier de Titus arrive à maturité et change le cours d'une guerre perdue jusqu'ici.

Antiochus avait autre chose pour lui : il était bel homme. Son charme physique, indéniable, avait même constitué un avantage politique. Massif, les épaules larges, le cou puissant aux veines saillantes, palpitantes de force contenue, un visage dur doté d'un menton large et d'un nez jouisseur, presque canaille. Ainsi il s'attirait la sympathie ou le respect prudent des hommes. Quant aux femmes, son mélange d'assurance publique et de gaucherie privée les attirait, chacune pouvant avoir, à tour de rôle, l'impression de dompter la bête. Bérérikè, pas moins qu'une autre, était sensible à un niveau très profond, à peine formulé, à ses gestes prudents, à cette lenteur qu'il affectait toujours, à ses silences virils qui donnaient, oui, elle se l'avouait, *même à présent*, le désir d'affirmer sa puissance féminine sur le guerrier, l'envie de le désarmer.

« Assez parlé de moi, souffla-t-elle. Ils t'ont mis à la retraite ? »

Il prit le temps de finir sa cigarette, pensivement, avant de l'écraser sur le béton immaculé — souillure à la face du soleil.

« Ils m'ont placé à la tête d'une administration dont l'existence est aujourd'hui tenue secrète. La plèbe n'est pas prête à entendre parler d'intelligence artificielle. Pourtant, nous ne pouvons abandonner toute recherche de ce côté-là.

– Et donc, tu as pensé à venir me voir à cet effet. »

Il fit mine de protester ; elle l'interrompit d'un geste sec.

« Ne me dis pas qu'à l'instant de ta prise de fonction, tu t'es soudain décidé à passer six mois dans l'habacle exigu d'un vaisseau spatial expérimental pour visiter une vieille amie exilée par le régime précédent.

– La technologie monadique est sûre, désormais.

– Il n'empêche que tu aurais pu envoyer quelqu'un à ta place. Sauf... si tu souhaites me demander un service, sans cependant tenir plus que cela à me voir revenir.

– La *Res Publica Nova* n'a pas encore décidé de lever les peines d'exil prononcées par Titus. Nous souhaitons faire les choses dans l'ordre. Éviter l'anarchie.

– L'éternel argument de la répression politique.

– Le régime de *Quintillis* — on l'appelle ainsi à cause de la date anniversaire du soulèvement, en juillet — n'est pas une restauration des anciennes pratiques, mais un ordre équilibré, avec des garde-fous. Si tu avais vu les derniers mois du règne de Titus... »



Il frissonna, hésita un instant, se rapprocha d'elle d'un coup. Elle lut l'effroi réel au fond de ses yeux, derrière le masque lisse de son visage de politicien. Leurs regards restèrent accrochés l'un à l'autre. Ce qu'il gardait en tête de l'époque suffisait à le faire vaciller, même ici, sur ce monde lointain, à des dizaines de *katékophotès* de distance d'Hélios, sous ce soleil plus blanc que jaune, environné d'une mer végétale qu'aucune créature intelligence n'avait jamais parcourue. S'il était dur de supporter ce messenger du passé, s'il lui rappelait des moments terribles, sentir sa présence lui faisait du bien. Elle lui prit la main d'un geste impulsif.

« C'était horrible, continua-t-il d'un ton distant. Les gens disparaissaient, comme ça, parce qu'ils avaient pensé trop fort, parce qu'ils s'étaient trouvés là au mauvais moment. Les prétoriens étaient partout, ils écoutaient tout.

– Comment avez-vous fait pour le renverser ?

– Nous avons saboté l'ensemble du système d'approvisionnement en énergie, y compris les générateurs de secours, et nous avons saisi l'opportunité d'une tempête particulièrement longue. Du coup, plus d'alimentation par panneaux solaires.

– Vous avez laissé s'éteindre les systèmes critiques de la capitale ?

– Il n'y a pas eu tant de morts qu'on aurait pu l'imaginer. Presque tout le monde garde une bouteille d'oxygène à portée de main, même à *Leptis*.

– Simple comme bonjour... il fallait être Antiochus pour y penser.

– Exactement. »

La matinée touchait à sa fin. Ils restèrent silencieux un moment, le soleil dans les yeux. Suétone revint servir du vin, le ronronnement de ses membres mécaniques couvert par le bruissement des branches agitées par le vent. Tout en bas, au milieu de la jungle préhistorique qui recouvrait la Pangée de cette planète primitive, la chaleur devait être étouffante, mais au-dessus des arbres surdimensionnés, à quelques centaines de mètres du sol, la brise était agréable.

« Dis-moi maintenant la raison de ta venue, ou va-t'en. Il est presque midi, et j'aime prendre mes repas à l'heure. »

Il s'accorda un instant, fit quelques mouvements des mains, comme s'il cherchait la meilleure façon de présenter les choses.

« Nous pouvons t'accorder une grâce, mettre les meilleurs spécialistes en neurochirurgie à ta disposition. Des progrès ont été réalisés, avec tous ces blessés de guerre... Des interfaces miniaturisées...

– Je ne suis pas en faveur de l'hybridation entre hommes et machines. Tu peux le comprendre, au vu de ce qui est arrivé à Titus.



– Il n'est pas question de cela, grogna-t-il. Je t'ai dit que l'opinion publique se hérissait à la moindre évocation d'un *automaton* plus complexe que... ça », dit-il en désignant Suétone, de l'autre côté de la terrasse. « C'est grâce à la transformation de Titus que nous avons gagné la guerre.

– Sottises. Nous avons vaincu parce que nous disposions de quelques modulateurs monadiques capables de déplacer des vaisseaux de l'autre côté des lignes ennemies. Ils ne sont pas issus de l'esprit de ton cher Titus, mais du travail des physiciens de la *Schola* d'Io.

– ... Et les modulateurs monadiques, la coupa-t-il, qu'est-ce que c'est, sinon des intelligences artificielles d'un genre nouveau ? »

Il marquait un point, qu'elle lui accorda d'un faible sourire. Il en profita pour resserrer son emprise sur sa main et elle se laissa faire.

« Antiochus, soupira-t-elle. Combien d'années de tyrannie cette victoire a-t-elle coûté ? Combien de souffrances ?

– Même si l'alternative était l'extinction ? Pour vaincre Alecto, il fallait lui opposer la puissance d'une intelligence artificielle qui lui soit supérieure. Nous l'avons fait, et nous avons pensé que l'humanité de Titus nous éviterait le règne de la machine.

– Une belle erreur. »

Il eut un haussement d'épaules. Alecto, la première intelligence artificielle créée de main humaine, et la deuxième à voir le jour, s'était révélée la pire menace pour la survie de l'humanité depuis la dictature écologique — elle avait levé une armée immense, composée de soldats parfaits, humains débarrassés de toute individualité, de toute peur, partageant un même esprit, et face à laquelle l'*exercitum Romanorum* avait reculé pendant trente ans, de défaite en déroute.

Les conjurés représentaient la frange la plus dure, la plus radicale au sein de la mouvance platonicienne. La guerre ne pouvait, à leurs yeux, être gagnée que si l'humanité suscitait à son secours une intelligence artificielle supérieure à Alecto, une entité dotée d'une puissance de traitement telle qu'elle saurait s'affranchir des contingences du temps, de l'espace et de l'entropie. Ce n'était pas seulement un plan stratégique pour gagner une guerre, mais bien une utopie : le rêve d'une humanité se dotant de son propre dieu par le truchement de l'*ars computationis*. Après la victoire sur Alecto, c'était la vie même qui changerait. Et Titus, pur parmi les purs, avait imposé sa propre vision de cette transcendance computationnelle. Pourquoi ne pas bâtir une intelligence sur le modèle d'un être humain vivant ? Pourquoi ne pas réunir le meilleur des deux mondes : la puissance de traitement de la machine avec la fulgurance



de l'instinct humain ? Pourquoi, parmi les conjurés, ne pas choisir le plus fou, le plus génial, à savoir Titus lui-même ?

Le processus impliquait la découpe, à haute vitesse, du cerveau du candidat à l'élévation en tranches ultrafines afin de capter une image exacte de sa topographie mentale. Un processus bien entendu mortel. La transsubstantiation des âmes depuis les corps jusqu'aux machines n'existait pas, n'existerait jamais. Et le processus, instantané et indolore, avait d'une manière ou d'une autre déséquilibré la psyché de Titus, en avait fait un monstre dénué de pitié. Ou alors, comme Bérénikè l'avait toujours pensé, il avait révélé quelque chose de latent, une chose qu'il avait toujours eue en lui. Après tout, se porter volontaire au statut de divinité enfermée dans une matrice de calcul n'était pas forcément un signe de santé mentale. Bérénikè s'était opposée à ce plan de toutes ses forces, en vain. Et l'empathie, la pitié et le bon sens avaient été oubliés en chemin.

Ainsi avait-on vaincu Alecto. Après être passés de Charybde en Scylla, il n'était pas étonnant que les citoyens de *Leptis Magna*, la capitale de ce *Latium* agrandi jusqu'aux confins du système solaire, condamnaient avec véhémence toute tentative de création d'une nouvelle génération d'automates conscients.

Antiochus la ramena à l'instant présent d'une voix tranchante :

« Ce qui est fait est fait. On ne va pas rejouer les débats des Ides d'Avril. Veux-tu écouter ma proposition ?

– À la réflexion, je préfère déjeuner d'abord. »

Ils n'en reparlèrent donc pas tout de suite. Si Antiochus était venu la chercher, le prix à payer serait très lourd. En attendant que la politique ne vienne tout salir, comme toujours, ils profitèrent l'un de l'autre. Après tout, ils restaient de vieux amis, de vieux amis qui s'étaient beaucoup appréciés dans leur jeunesse.

Pour Bérénikè, la présence d'Antiochus était comme un retour parmi les vivants : l'exil sur cette planète sauvage avait une manière de longue stase. Depuis que le vaisseau l'avait abandonnée au milieu de la jungle, une usine moléculaire pour seule aide, strictement rien ne lui était arrivé. Elle lui raconta les circonstances de son installation entre deux plats.

« ... Et figure-toi que cette usine, ou ce qu'il en reste, je l'ai reprogrammée pour qu'elle fasse la cuisine. Quand on y pense, c'est la même machine qui a produit le béton sur lequel tu te trouves.

– Tu es un génie.



– Attends, le pire... Non, je ne peux pas... Tu ne vas plus vouloir manger.

– Vas-y, je t'en prie, je peux tenir le coup.

– Même si je te disais que le nutriment de base de cette sole dans ton assiette provient de la bouse d'une espèce locale de saurien ?

– C'est toujours mieux que de provoquer l'extinction des sauriens en question en les chassant ! »

Ils rirent de concert.

Plus tard, elle lui fit visiter son petit domaine. Il admira l'élégante simplicité de l'habitat, sa remarquable ergonomie en matière d'apport énergétique et de matières organiques. Des panneaux solaires miniatures adroitement dissimulés à une centaine de mètres de distance fournissaient la première. En dessous de la vaste terrasse en béton lisse, un escalier en colimaçon desservait un niveau ouvert sur la jungle.

« Une mare !

– Une vasque, plutôt. L'eau pompée depuis une nappe souterraine jusqu'ici refroidit chaque étage avant de couler par le rebord. On n'a rien de tel sur la vieille planète rouge. »

Elle lui adressa un demi-sourire, fit mine d'hésiter avant d'ajouter :

« Tu veux te baigner ?

– Après six mois à bord d'un vaisseau, ce serait... »

Elle lui tourna le dos sans lui laisser finir sa phrase, défit les attaches de sa *stola* et se glissa dans l'eau glacée. Elle y avait implanté des nénuphars et introduit des poissons locaux, sortes d'ovales multicolores et craintifs, de sorte qu'on avait l'impression, une fois immergé, d'évoluer aussi bien en pleine nature qu'à l'intérieur d'une construction des plus artificielle, avec les poutrelles en béton qui soutenaient l'étage supérieur. Antiochus n'hésita qu'un instant avant de rejoindre son hôte. On s'habitua à la température, et la vasque n'était pas très profonde. Après quelques brasses, ils s'installèrent côte à côte.

« Ce qui est terrible, c'est que tu ne puisses pas percevoir à quel point cet endroit est merveilleux, novateur dans sa conception, chuchota-t-il.

– Je sais que je me suis surpassée, bien que j'aie l'impression de m'être simplement souvenue d'un original dont je ne me rappelle plus. Il en va de même pour tout ce que je vois ou éprouve. La vie est un souvenir permanent.

– C'est affreux. Personne n'a sans doute pu te le dire, mais cela se voit. »



Elle l'observa en silence, attendant son explication. Elle n'avait aucune idée de ce qu'il allait dire.

« Tes yeux. On dirait que tu ne vois rien, ou plutôt que rien n'attire ton intérêt ni ne capte ton attention. Tu glisses à la lisière des choses. Cette fixité que tu as dans le regard... »

Ils cessèrent de s'agiter dans l'eau, tandis que Bérénikè sentait une vieille douleur remonter à la surface.

« Vois-tu, continua-t-elle à voix basse, d'une certaine manière, l'exil imposé par Titus m'a sauvée. »

Elle parlait avec effort. Penser à ce qu'elle avait perdu, et qu'elle ne pouvait même plus se figurer — l'expérience demeurait douloureuse, même après tout ce temps. Elle continua d'une voix blanche, précise, comme si elle se regardait parler de l'extérieur.

« Au début, le phénomène de déjà-vu s'accompagne d'une terrible angoisse. Ce n'est pas comme se souvenir de quelque chose, c'est une sorte d'aura étrange et déstabilisante. L'impression que tout s'est déjà passé, et on ne peut pas s'empêcher de chercher frénétiquement quand. Alors on a en permanence l'impression qu'on est amnésique, on ne peut plus savoir quels souvenirs sont réels. Et puis, le sentiment de vivre dans un passé continuuel s'impose.

– Et pour l'exil ?

– Le fait de me trouver dans ce cadre solitaire, presque statique, avec un climat constant, cela m'a beaucoup aidé. Ici, les jours se ressemblent tellement que cela reste sous contrôle.

– De toutes les horreurs qu'il a commises...

– N'en parlons plus. »

Il l'attira à lui. Elle se remémora fugitivement que le plaisir tiré des étreintes amoureuses tenait toujours à la découverte du corps de l'autre. Sans cela... mais elle connaissait bien Antiochus, et l'avoir à nouveau en elle serait, pour de vrai, un ressouvenir plus qu'une découverte. Aussi, ce fut plus facile de l'accepter qu'elle ne s'y serait attendue.

S'accoupler ainsi à un autre être humain, sur le béton lisse au bord de l'eau, fut comme redécouvrir quelque chose de très vieux lui ayant manqué pendant ces années sans qu'elle s'en rendît compte ; une pulsion profonde, reptilienne, plus primitive que l'affection ou le sentiment de solitude ; le besoin de sentir la présence physique d'un congénère ; l'inclusion dans un univers peuplé de ses semblables.

La nuit tomba. Antiochus était désorienté par les journées de dix-huit heures. Ils descendirent de quelques niveaux par l'escalier en colimaçon



qui traversait la tour ; s'installèrent dans la bibliothèque. Les baies vitrées offraient le spectacle d'un labyrinthe végétal de troncs sous des branchages si serrés que jamais la lumière n'atteignait le sol directement. Même en plein jour, l'ambiance demeurait crépusculaire, inquiétante, parfois déchirée d'agitation soudaine quand une proie céda à son chasseur dans un bref cri d'agonie.

Bérénikè avait par le passé fait l'effort de dégager un peu d'espace autour de son habitat. Cela remontait à des années, lors de son installation initiale dans les parages. Depuis, la vitalité tropicale de la jungle avait partout reconstitué une palissade drue de branches et de lianes. Seul Suétone, pas plus sujet à la peur que comestible, s'aventurait dehors, tandis que Bérénikè demeurait comme prisonnière de cette sorte d'îlot. Bientôt ne resta que la phosphorescence malade, incertaine, des insectes et des lichens. Cela la décida à rompre le début de torpeur qui s'était installé.

« Raconte-moi tout, maintenant, dit-elle d'une voix redevenue tranchante. Pourquoi es-tu venu ? »

Antiochus, à moitié allongé sur le *triclinium* voisin du sien, ferma les yeux et joignit les mains — un geste de prudence.

« Je ne t'ai pas dit l'exacte vérité tout à l'heure. Titus n'est pas *complètement* mort.

– Il est mort lorsqu'il a décidé de créer le dieu machine », rétorqua-t-elle, tout d'un coup ébranlée, « et tu le sais aussi bien que moi. »

Il eut un mouvement vague de la main pour lui signifier que les arguties étaient hors de propos, geste qu'il accompagna d'un soupir fatigué. Il trouvait enfin le courage de mettre cartes sur table, espérant qu'elle se montrerait patiente, pour une fois du moins. Puis il glissa la main à son cou. Elle n'avait pas fait attention à la chaîne qu'il y portait, et où pendait une plaque de métal terne ; elle ne faisait plus attention à rien. Elle comprit en un clignement de regard.

« Par le chien ! Vous êtes fous. »

Il lui adressa un regard abyssal. La décision de ne pas éradiquer Titus une fois pour toutes n'avait pas dû être facile.

« Nous l'avons réduit à ses plus simples dimensions, en le séparant de ses modules auxiliaires et des applications non critiques. La capacité de stockage dont il dispose est contingentée, mais il s'agit bien de lui, de ses structures psychiques profondes. Là-dedans, ajouta-t-il en élevant l'objet à hauteur de ses yeux.

– Titus, enfermé dans une boîte de la taille d'un pouce, souffla-t-elle. Quelle ironie pour l'Empereur-machine. Les risques...

important... et d'une actualité douloureuse, au fond. Une lecture nécessaire, avant de revoir le film pour comparer, bien sûr.

• HEINLEIN, Robert, **Révolte sur la Lune**, Le Livre de Poche, « SF ». J'en connais qui vont râler, mais voici pour moi le dernier grand roman d'Heinlein, une épopée de l'indépendance lunaire dont l'inventivité verbale est bien servie par une traduction revue avec soin. Malgré l'idée très casse-gueule de mettre en scène une IA il y a cinquante ans, le bouquin, idéologique sans devenir (trop) pamphlétaire, ne paraît pas trop daté, et réserve quelques scènes d'anthologie. À (re)découvrir. Prix Hugo 1967.

• KLEIN, Gérard, **Les Seigneur de la guerre**, Le Livre de Poche, « SF ». J'ai déjà signalé ici que j'étais fan de l'auteur. Ce roman, éblouissante variation sur le voyage temporel, l'autre et la guerre (on ne s'étonnera donc guère de la belle et longue préface que Klein consacre à son expérience sous l'uniforme pendant la guerre d'Algérie), pourrait être de van Vogt, si le Canadien avait le talent de scénariste et de styliste du Français. Ce chef-d'œuvre peut aussi s'enorgueillir de l'une des phrases d'ouverture les plus évocatrices de toute la SF, à mon goût.

• KRESS, Nancy, **L'une rêve, l'autre pas**, Hélios. L'argent permet bien des choses, notamment à de riches parents d'offrir à leur progéniture un avantage certain en leur épargnant, par ingénierie génétique, le besoin de dormir. Veiller huit heures de plus par jour, c'est la garantie de mieux réussir ses études et sa vie professionnelle, mais comment le reste de la population va-t-elle réagir ? La belle idée de l'auteure, c'est d'humaniser le concept en donnant une jumelle non modifiée à l'héroïne. Un court roman prenant — et humain, trop humain. Prix Nebula 1991, Hugo et Asimov's 1992, et Grand Prix de l'Imaginaire 1995.

• MAUMEJEAN, Xavier, **Lilliputia**, Le Livre de Poche. *Freaks* en mode réalisme magique ? L'OLNI de cette sélection, ni SF ni fantastique, mais doté du pouvoir de séduction



et de dépaysement des deux genres. On y suit Elcana, nain devenu pompier (si on veut) à Lilliputia, une attraction de Coney Island, au début du ^{xx}e siècle. Comme à son habitude, Mauméjean nous balade tant et si bien qu'on ne sait plus différencier le réel du fantasmé... et il n'y a presque rien d'imaginé dans le décor, aussi outrancier qu'il paraisse. La grande classe.

• SCALZI, John, **Le Vieil homme et la guerre**, Milady. L'Atalante semble avoir décidé de se laisser de nouveau rééditer. On appréciera pour une somme

modique le premier roman publié de l'auteur américain, qui ouvrait une série, entre **Étoiles garde-à-vous !** et **La Guerre éternelle** — il penche plutôt vers ce dernier. Du *space opera* grand écran et de l'aventure intelligente avec un héros atypique : une bonne pioche.

• WILSON, Robert Charles, **La Trilogie Spin**, Gallimard, « Folio SF ». La voilà, la bonne affaire du trimestre (cf. Asimov) : un omnibus de la trilogie que forment **Spin**, **Axis** et **Vortex**, basée sur une idée simple mais étourdissante (et justifiant la couverture assez austère du volume) dont je laisserai la surprise aux quelques lecteurs qui ne se seraient pas encore laissés séduire par la série la plus réussie de la SF moderne. Le ratio prix/volume/qualité donne le tournis, mais moins que l'assurance du Canadien, aussi à l'aise dans ses concepts vertigineux qu'avec ses personnages criants de vérité.

• WILSON, Robert Charles, **Les Derniers jours du Paradis**, Gallimard, « Folio SF ». Notre monde vit en paix depuis 1914 grâce à l'intervention des aliens. Il va de soi que tout n'est pas si rose, comme le découvrira Cassie, jeune fille qui a déjà perdu ses parents dans un accident fomenté par l'hypercolonie régissant la Terre. Si l'inspiration se situe du côté de la SF paranoïaque des années 1950 et la trinité Jack Finney/John Wyndham/Robert Heinlein, la forme lorgne plutôt vers le thriller. Mineur, de ce fait, quoique plaisant.

This is the end...

La revue *Bifrost* est éditée par les éditions du Béal' Sarl sise au 50 rue du Clos, 77670 Saint Mammès, France
Tél : 01 64 69 53 00 - Fax (qui marche plus) : 01 64 69 53 02
email : revuebifrost@gmail.com

site : www.revue-bifrost.fr – blog : <http://blog.revue-bifrost.fr>

Directeur de publication : Philippe GADY

Rédacteur en chef : Olivier GIRARD

Secrétaire de rédaction : Pierre-Paul DURASTANTI

Comité littéraire :

Gilles DUMAY, Pierre-Paul DURASTANTI et Olivier GIRARD

Ont collaboré à ce numéro :

Maëlle Alan, Étienne Barillier, Bertrand Bonnet, Benjamin Bories, Philippe Boulier, Pierre Charrel, Thomas Day, Malik Djelli, Grégory Drake, Gilles Dumay, Pierre-Paul Durastanti, Claude Ecken, Romain Étienne, Mélanie Fazi, Frasier, Philippe Gady, Claude Ghédir, Karine Gobled, Robert E. Howard, Éric Jentile, Olivier Jubo, Laurent Kloetzer, Arnaud Laimé, Roland Lehoucq, Laurent Leleu, Sam Lermite, Christian Léourier, Jean-Pierre Lion, Patrice Louinet, Romain Lucazeau, Greg Manchess, Org, Bruno Para, Erwann Perchoc, Jean-Sébastien Steyer, Cid Vicious, Nicolas Winter.

Impression :

Nouvelle Imprimerie Laballery - Clamecy (France)

Diffusion - Distribution :

CDE 1 - Sodis

Remerciements :

À Patrice Louinet, enfant de Crom, citoyen d'Aquilonie, à l'origine et à la conclusion de l'ensemble de notre dossier Howard, rien de moins ; à Jean-Daniel Brèque, qui est venu jusqu'à nous pour le festival America ; à Erwann, bien sûr, qui s'est occupé de Ken Liu ; à Ellen et Dom, pour l'aventure éditoriale et ce qui l'accompagne ; à Franck Achard & Nico Fructus, qui ont fait le boulot pendant que d'autres bouclaient une certaine revue ; à Michel Pagel, pour la chouette soirée étoilée de cet été (et le mal de crâne du lendemain) ; aux nombreux lecteurs qui nous ont envoyé des messages sympa après les inondations de juin dernier ; et à tous ceux qui nous ont soutenus et nous soutiendront, à commencer par le souffle de l'épique et l'appel du grand large...

Dépôt légal : octobre 2016

Commission paritaire 0518K83171

ISSN 1252-9672 / ISBN 978-2-913039-81-0

Bifrost est une revue publiée avec l'aide du Centre National du Livre (euh... ben là, on en est de moins en moins certains).

Les textes et illustrations sont © l'éditeur et les auteurs.

Les documents non sollicités sont mangés par les stagiaires.

(Même si on les lit quand même avant, surtout si c'est des nouvelles !)

Les réalisations passées, présentes et à venir des éditions du Béal' sont dédiées à la mémoire de notre Paladin et ami Christophe Potier qui, une rouge nuit de juillet, a pris un camion pour un dragon.

Quiconque lit la présente ligne sait qu'on s'est bien arrachés sur cette année des 20 ans, et que cinq numéros par an, c'est un de trop !

